

*ER.*

FRANÇOIS-XAVIER CHENET

L'ASSISE DE  
L'ONTOLOGIE CRITIQUE



philopsis  
Essais et Recherches

Ce texte est la republication d'un ouvrage paru aux

**Presses Universitaires de Lille**



<http://www.septentrion.com>

Les textes publiés sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite.

© Chenet - Philopsis 2008

**Philopsis éditions numériques**

<http://www.philopsis.fr>





## CHAPITRE V

### LA DISCUSSION DES EXPOSITIONS

#### MÉTAPHYSIQUES

Nous relevons ici les principales observations formulées à l'encontre des « arguments » exposés au chapitre III. Elles concernent principalement l'espace, l'argumentation spécifique des expositions métaphysique et transcendante du temps et le discours kantien sur le temps n'ayant pas, en règle générale, suscité le même intérêt. Tant dans les nombreux examens critiques des concepts d'espace et de temps qui ont fleuri pendant l'*aetas kantiana*<sup>1</sup> – auxquels nous ferons délibérément la place la plus large –, que dans les lectures ultérieures, on a considéré que toutes les remar-

---

<sup>1</sup>. TITTEL (*Denkformen*), WEISHAUP (i>Anschaungen) n'en soufflent mot ; MAASS (« Ästhetik ») ne fait que deux observations ; HAUSIUS (*Über Raum und Zeit*) ne traite pas séparément de l'espace et du temps et ne considère pratiquement pas le temps ; BRASTBERGER consacre quatre lignes de ses *Unters.* aux §§ 4-6. S'arrêtent, par contre, sur les démonstrations relatives au temps, notamment STATTLER (*Anti-Kant*, I, 243-249) et TIEDEMANN (*Theätet*, 107-115, et surtout dans les *Idealistische Briefe*, Lettres 17-19).

ques à faire sur l'exposition de l'espace valaient *mutatis mutandis* pour le temps. Ce n'est pas sans raisons ; la symétrie intentionnelle des argumentations et leur contenu effectif invitent à s'en tenir à la considération de l'espace et l'on s'expose à la répétition à vouloir commenter l'exposition métaphysique du temps. L'argumentation du temps suscite néanmoins quelques objections spécifiques.

## I. La discussion du premier numéro

A. Il faut ici rapporter l'objection de Brastberger <sup>2</sup>, étroitement liée à sa critique de la thèse de l'apriorité dans l'esprit de la forme du phénomène, venant de l'amphibologie du concept de *chose* dans l'*Esthétique*. Kant entend prouver que les choses ne sauraient fournir la représentation d'espace. Or, raisonnant seulement sur les *choses représentées*, il croit pouvoir établir que la représentation d'espace ne saurait être une propriété des *choses en soi* ! L'argument établi, si l'on veut, l'apriorité de la forme spatiale sur la matière que constituent les sensations ; il en conclut indûment à son apriorité absolue, à la négation qu'elle puisse tenir à la chose qui, affectant la sensibilité, procure la sensation.

Brastberger ne reconnaît, d'autre part, à l'argument que la nécessité d'une tautologie. La distinction entre l'espace et l'extériorité, la représentation d'espace étant au fondement de celle de l'extériorité, est un *distinguo* dans lequel il n'entre pas : cela revient à énoncer qu'il faut la représentation d'espace pour pouvoir se représenter l'espace <sup>3</sup>. Tiedemann juge semblablement artificielle la distinction entre l'extériorité et la différence des lieux et reproche à Kant de placer au fondement de la représentation de la différence des lieux l'extériorité qui ne peut signifier que la différence des lieux <sup>4</sup>.

---

<sup>2</sup>. BRASTBERGER, *Unters.*, 41-43 ; 46-48.

<sup>3</sup>. BRASTBERGER, *Unters.*, 48-49.

<sup>4</sup>. TIEDEMANN, « Ästhetik » in HAUSIUS, II, 65-66 et *Theätet*, 60.

Mais même à écarter toute tautologie, faut-il nécessairement que la représentation d'espace précède celle de l'extériorité ? Que la représentation d'espace soit au fondement de celle de l'extériorité, cela ne suffit pas à la rendre *a priori*. Si une représentation est nécessairement au fondement d'une autre, il n'est pas nécessaire, oblige Maass, qu'elle la précède. Elle peut simplement l'accompagner :

La majeure est fautive : elle énonce qu'une représentation A qui est nécessairement au fondement d'une représentation B doit exister avant elle. Si B ne peut être pensé sans A, il y a deux possibilités : A précède B, ou bien A est donné en même temps que B et il en est séparé ensuite par l'abstraction. La thèse qu'une représentation A (qui est nécessairement au fondement de B) ne peut pas être tirée de B, mais qu'elle doit la *précéder* est évidemment inexacte et par là tout ce que l'on peut en conclure. Si donc la représentation de l'espace est nécessairement au fondement, il ne s'ensuit pas qu'elle *précède* les sensations, elle peut aussi être donnée en même temps qu'elles et ne devenir une représentation particulière qu'après coup, par abstraction. L'espace peut donc très bien être un concept empirique <sup>5</sup>.

Au demeurant, disent encore Maass et Brastberger, quand cette représentation précéderait celle d'extériorité, cela prouverait-il que l'espace n'est rien en dehors de la représentation ? <sup>6</sup> Qu'une représentation soit au fondement d'une autre, voilà qui ne peut suffire pour déterminer si elle est *a priori* ou *a posteriori*. Dira-t-on, parce que l'or ne peut être pensé sans la couleur jaune, que celle-ci est *a priori*, que la connaissance de la couleur est *a priori* au fondement de celle de l'or, proteste Schulze ? <sup>7</sup> On peut craindre que la conclusion excède les prémisses. La seule chose qu'établisse Kant, pour Tiedemann, c'est que, pour pouvoir perce-

---

<sup>5</sup>. MAASS, « Ästhetik », 123-125 (nous traduisons et résumons). C'est aussi l'avis d'EBERHARD (*Mag.*, II-1, « Begriffen », 78-79). Ont souligné les disjonctions incomplètes chez Kant : BRASTBERGER, *Unters.*, 45-46 ; SCHULZE (*Kritik*, II, 208, etc.) ; ÜBERWEG (*Logik*, 3<sup>ème</sup> éd., § 137), VAHINGER (II, 178).

<sup>6</sup>. BRASTBERGER, *Unters.*, 40.

<sup>7</sup>. SCHULZE, *Kritik*, II, 204.

voir à l'extérieur, il faut avoir une « disposition à percevoir extérieurement » !

« Cela est loin de suffire à l'affirmation que seule cette disposition donne naissance aux perceptions et que c'est seulement parce que notre sensibilité a reçu une telle disposition que nous percevons des choses à l'extérieur de nous et dans l'espace. De ce qu'il faut, pour que des choses soient représentées dans un miroir, que le miroir ait une certaine disposition, avant toute action de ces choses, s'ensuit-il du même coup que c'est de par cette seule disposition que des choses peuvent y être représentées et qu'il ne soit requis rien d'autre que cette disposition ? »<sup>8</sup>

Si l'on s'attache au fait que Kant parle de *certaines* sensations seulement, naît une question : pourquoi conférer l'extériorité à certaines de nos sensations seulement, et non à toutes ? L'apriorité de la représentation d'espace n'explique pas que l'extériorité soit attribuée électivement. Si elle l'est à certaines et non à toutes, cela doit tenir à la nature de ces sensations, si bien que l'on en vient à l'idée que la représentation de l'espace pourrait bien tenir à la sensation donnée a posteriori. C'est ce qu'objecte Lotze<sup>9</sup>.

A supposer que la représentation de l'extériorité ait une condition *a priori*, s'agit-il forcément de *la représentation de l'espace* ? Ou encore, si la représentation de l'espace est la condition nécessaire de la représentation de l'extériorité, cette représentation y suffit-elle ? On peut ici songer à la façon dont Schopenhauer complète l'argument kantien : la représentation de la causalité est nécessaire à la représentation d'un monde extérieur<sup>10</sup>.

---

<sup>8</sup>. TIEDEMANN, *Briefe*, 138-139 ; cf. 121 sq.

<sup>9</sup>. LOTZE, *System*, II, § 105 ; VAHINGER, II, 183-184 ; RIEHL, *Kritiz.*, II, 143.

<sup>10</sup>. SCHOPENHAUER, *Quadruple racine*, 2ème éd. 1847, § 21. Il faudrait aussi citer Liebmann, Helmholtz, von Hartmann, Lange, etc. Selon Cohen, Kant fait ici le silence sur le principe de causalité parce qu'il isole méthodologiquement la sensibilité dans l'*Esthétique*. Schopenhauer soutient une thèse substantiellement différente de celle de Kant : *le principe de causalité n'est pas pour Kant une condition a priori de la représentation de l'extériorité*.

Si nous avons besoin de la représentation d'espace pour la représentation de l'extériorité, de quelle représentation de l'espace avons-nous besoin ? Est-ce de celle-là même qui est au fondement de la géométrie, comme le veut Kant ? Il est permis de penser que le concept d'espace qu'impose l'exposition métaphysique et celui de l'exposition transcendantale soient opposés : la première mène au concept d'une étendue amorphe et indifférenciée, la seconde impose le concept d'un espace euclidien ; la première fait de l'espace un principe de dispersion, la seconde en fait un principe d'ordre, de détermination et de coordination, condition formelle des relations géométriques ; l'exposition métaphysique ne semble pas imposer une *représentation déterminée* de l'espace, imposer que l'espace doive être précisément celui-là même qui est requis pour l'exposition transcendantale : la représentation d'espace nécessaire à la représentation d'extériorité est totalement indifférenciée ; il ne paraît pas nécessaire à la représentation de *l'extériorité comme telle* que nous nous représentions un espace dans lequel la droite soit le plus court chemin entre deux points ou dans lequel la somme des angles d'un triangle vaille nécessairement deux droits.

Qu'est donc en mesure d'expliquer l'apriorité de la représentation d'espace, demande Herbart : « D'où viennent donc les formes déterminées des choses déterminées ? Il est absolument impossible de répondre à cette question d'un point de vue kantien ». On peut bien admettre que la représentation d'espace n'est pas abstraite des relations spatiales (que les sensations nous enseigneraient), mais on se trouve bien désarmé pour expliquer que je me représente tel objet comme rond et tel autre comme carré <sup>11</sup>. La représentation d'espace est peut-être une condition encore plus *for-*

---

<sup>11</sup> HERBART, *Psychologie als Wiss., S.W.*, VI, 308. Bien que l'objet de l'*Esthétique* ne soit pas le problème de l'origine des *Gestalten* spatiales spécifiques, mais de la *räumliche Form* en général, le problème se pose. COHEN trouve la réponse dans les §§ 17 et 26 de l'*Analytique*, ADICKES dans la doctrine de la double affection. ROHS pense résoudre la question dans « *Auflösung* », 291-296.

*melle* que ne le pense Kant, elle ne rendrait compte que de la possibilité de relations en général.

On peut se demander si, à ce compte, toutes les représentations ne devraient pas être mises au nombre des représentations *a priori* ! Pour pouvoir identifier une pomme comme pomme, n'en dois-je pas avoir déjà le concept ? <sup>12</sup>

D'innombrables objections d'essence réaliste ou empiriste ont été faites. L'explication obvie de la perception de choses extérieures n'est-elle pas à rechercher d'abord dans le fait même de l'existence donnée de choses extérieures ? La seule ou la première condition requise pour percevoir hors de nous, c'est, objecte Statler, que des choses numériquement distinctes existent réellement dans l'espace <sup>13</sup>. Tittel fait valoir qu'il est possible de renverser l'argument et de soutenir que si nous n'avions déjà la représentation de corps étendus, extérieurs entre eux et extérieurs à nous, jamais nous ne serions en mesure de former la représentation d'espace <sup>14</sup>. Et Kant en convient bien puisqu'il tempère ultérieurement, de façon singulière, l'affirmation de principe de l'*Esthétique*, en déclarant à la fin de l'*Analytique* que « si des êtres étendus n'étaient pas perçus, on ne pourrait se représenter aucun espace » <sup>15</sup>. Ces représentations pourraient bien être solidaires. On a fait valoir qu'on peut parfaitement dériver la représentation d'espace de l'expérience que nous avons des rapports extérieurs. Mais Kant ne nie pas que nous ayons une expérience des choses extérieures. Sa thèse est que, sans la représentation d'espace, nous ne pourrions avoir une telle expérience, et non que nous n'avons pas une expérience de ce genre. L'analyse transcendantale consiste à énoncer les conditions *a priori* sous lesquelles seules l'expérience

---

<sup>12</sup>. Cf. HORSTMANN, « Raumanschauung », 19. L'objection paraît inévitable sur la base des explications données par MARTIN, *Science moderne*, 40).

<sup>13</sup>. STATTLER, *Anti-Kant*, I, § 134.

<sup>14</sup>. TITTEL, *Denkformen*, 86-87.

<sup>15</sup>. A 195 / B 240 ; Ak.III, 171 ; TP, 187.



peut donner ce qu'elle donne : les objections empiristes opposant le fait là où il s'agit des conditions de possibilité du fait manquant de pertinence. Il en va ici, ainsi que l'écrit Kant à propos du concept de cause,

« comme des autres représentations pures *a priori* (l'espace et le temps par exemple) que nous ne pouvons tirer de l'expérience à titre de concepts clairs que parce que nous les avons posés dans l'expérience et que ce n'est que par elles seules que nous avons d'abord constitué l'expérience »<sup>16</sup>.

On peut se demander si Kant ne prend pas ici pour accordé que l'espace peut être représenté indépendamment des objets, s'il n'y a pas anticipation sur le deuxième argument, voire si les deux premiers arguments ne s'étaient pas l'un l'autre, plus ou moins circulairement.

Il y a des réserves à faire envers le concept d'extériorité dont la représentation d'espace est la condition. Kant fait jouer à l'espace une double fonction : il est, d'une part, la condition pour qu'un sujet se représente un monde extérieur, un univers distinct de soi, la condition de l'expérience externe en général, le fondement de la représentation d'un non-moi ; il est, d'autre part, la condition de la représentation des rapports d'extériorité réciproque que les objets entretiennent dans l'expérience que j'ai de cet univers distinct de moi, condition de la représentation des choses comme choses juxtaposées, condition de leur extension, représentation au fondement de celle de corps (étendu). On peut discuter l'identification sous un même concept d'*extériorité en général* de la transcendance du sujet, du fait qu'il ait un monde, d'une part, avec l'expérience de ce monde comme univers *partes extra partes*, d'autre part, douter que ne fassent qu'un la transcendance phénoménologique du sujet et le fait de l'extension des choses, ne pas voir de raison *déterminante* pour identifier l'espace, forme de la transcendance humaine – forme de l'« intuitionner externe » – et l'espace qui est au prin-

---

<sup>16</sup>. A 292 / B 349 ; Ak.III, 233 ; TP, 249. Cf. R 4511, Ak.XVII, 578 : « L'espace sans les choses ne peut être senti ; on ne peut le remarquer que par l'intermédiaire des choses ».

cipe des choses intuitionnées dans leur extériorité réciproque, principe de la diaspora phénoménale.

Ne faudrait-il pas, enfin, aller plus loin encore que Kant ? Soit faire de la représentation d'espace plus que la condition de la représentation de l'extériorité, y voir la condition de la représentation d'objet en général, la condition nécessaire pour qu'un objet soit donné comme objet ? Voir, avec Maïmon, dans l'espace (et le temps) les conditions de toute pensée d'objet, pas seulement celles d'une pensée finie, pas seulement des conditions simplement subjectives de la représentation, mais celles de la représentation de la différence des choses en général ?<sup>17</sup> Soit reconnaître dans la représentation d'espace davantage que la simple condition de la représentation de l'extériorité (en un sens empirique : l'*extra nos*) : y reconnaître, plus fondamentalement encore, celle de la représentation de l'existence en soi comme telle (l'extérieur à nous dans le sens transcendantal : le *praeter nos*) ?<sup>18</sup> Dans cette dernière hypothèse, qui est celle de Jacobi notamment, l'idéalisme transcendantal exigerait l'idéalisme tout court<sup>19</sup>. La façon de parler de Kant mérite d'être considérée : il note que l'expression « hors de nous » a un double sens, empirique et transcendantal, et se voit contraint de

<sup>17</sup>. MAIMON, *Versuch*, cf. 16, 182, 424-426 ; *Logik*, 128-132.

<sup>18</sup>. L'expression *hors de nous* entraîne une équivoque inévitable. Cf. Réfutation du quatrième paralogisme (A 373 ; Ak.IV, 234 ; TP, 302). HEIMSOETH (*Dialektik*, I, 135 sq) distingue opportunément entre l'*extra nos* et le *praeter nos*.

<sup>19</sup>. JACOBI a tort de reprocher à Kant de nier l'existence de choses *extra nos* en un sens transcendant[al] (dans la *Dialectique*) et d'avoir l'inconséquence de dériver la représentation de l'affection sur notre esprit de choses existant *praeter nos* (dans l'*Esthétique*) : l'un ne revient pas à l'autre pour Kant. Jacobi met le doigt toutefois sur une difficulté : jusqu'à quel point la distinction entre l'existence *praeter nos* et l'existence *extra nos* est-elle tenable, pouvons-nous penser un *praeter nos* qui ne soit pas un *extra nos*, l'espace n'est-il pas une condition de la pensée de la chose en soi comme telle, l'être dans son existence indépendante du sujet peut-il être dit et pensé autrement que sur le mode de l'extériorité spatiale, l'espace n'est-il pas fondamentalement la condition de la représentation d'un non-moi, la condition de la représentation de tout en soi, comme tel ? Kant ne demande-t-il pas l'impossible à exiger que l'on tienne l'espace pour une simple condition subjective de la représentation de l'*extra nos* et à vouloir préserver l'existence d'un monde existant en soi *praeter nos* ?

désigner l'existence en soi comme existence « *außer uns* », la phénoménalité comme simple existence « *in uns* », « *im Gemüte* »<sup>20</sup> ; il parle d'affection par des *objets externes* pour désigner l'affection par laquelle sont représentés des objets comme externes<sup>21</sup>. Sa doctrine de la sensibilité comme réceptivité affectée par des objets agissant sur elle, n'implique-t-elle pas, quoi qu'il en ait, comme l'objecte Jacobi, un réalisme transcendantal de l'espace ?

« Le terme même de sensibilité est totalement dépourvu de signification si l'on n'entend pas par là un milieu distinct, réel, entre une réalité et une autre, un intermédiaire réel *entre* quelque chose et autre chose, et si dans son concept ne sont pas déjà renfermés les concepts d'extériorité et de liaison, d'action et de passion, de causalité et de dépendance, *comme des déterminations réelles et objectives* »<sup>22</sup>.

B. A la thèse qui voit dans le temps la représentation même que présupposent celles de simultanéité et de succession, on a d'abord opposé que la représentation de temps est parfaitement engendable à partir de l'expérience<sup>23</sup>. Mais à établir à grand renfort d'exemples<sup>24</sup> que l'expérience comporte des rapports temporels et que l'on peut former à partir de la perception de ces rapports une représentation générale et abstraite de temps, on pratique l'*ignoratio elenchi* : Kant nie-t-il que nous percevions des rapports temporels

---

<sup>20</sup>. Au point de tenir un discours équivoque, cf. *Prolog.*, § 13, Rem. II.

<sup>21</sup>. Cf. *KdrV*, A 98 ; *Ak.IV*, 77 ; *TP*, 111.

<sup>22</sup>. JACOBI, *Über den transz. Idealismus*, 1786. Objection similaire de la part de WEISHAUPT : « Le concept de sensibilité lui-même, sur lequel tout est fondé, présuppose l'existence des choses hors de nous ; il suppose même leur action sur nous-mêmes. » (*Zweifel*, 64-65). STRAWSON fait observer que nous ne pouvons pas voir dans l'espace et le temps seulement la façon dont nous sommes affectés, que nous ne pouvons penser l'affection que comme une affection ayant lieu dans l'espace et dans le temps, parce qu'autrement « nous ne savons même plus ce que veut dire "affecter" ou ce qu'il faut comprendre par "nous-mêmes". »

<sup>23</sup>. SELLE, *Grundsätze*, 39 sq. — WEISHAUPT, *Zweifel*, 23 sq. — HERDER, *Metakritik*, 69.

<sup>24</sup>. Cf. particulièrement WEISHAUPT, *Zweifel*, § 5.

entre les choses ? On lui objecte que des rapports temporels sont effectivement donnés dans l'expérience (par exemple, l'alternance du jour et de la nuit, des saisons), là où il s'agit de savoir si le temps est une représentation que nous devons *déjà* posséder pour que des successions et des simultanités puissent tomber sous la perception.

La représentation des rapports temporels exige-t-elle vraiment, demande Tiedemann, quelque chose de plus qu'une aptitude à percevoir les changements qui ont lieu dans les choses, qu'une aptitude à former la représentation de temps ? <sup>25</sup> La perception de rapports temporels suppose une certaine *disposition* de notre sensibilité, une *aptitude* à produire une telle représentation, elle ne suffit pas à établir l'existence de la *représentation a priori* du temps en nous ; il faut admettre l'existence en nous d'un pouvoir de sentir donné avant toute expérience, sans lequel les objets ne seraient pas sentis ; mais rien de plus.

La représentation du temps et de rapports de temps en général peut-elle n'exiger que des conditions *subjectives* ? Ne faut-il pas le changement, le mouvement dans l'être même pour que nous puissions avoir cette représentation ? Ne devrait-on pas dire, en parodiant la formule kantienne, que jamais la succession ne tomberait sous la perception, s'il n'y avait une succession objective, *dans le sens transcendant de ce terme* ?

Est-on en face d'une preuve dans le sens plénier de ce terme ? Il faut distinguer entre le principe logique à l'œuvre dans ce numéro et son application. On doit acquiescer sans réserves, en effet, à l'axiome logique qui enseigne que *l'on ne peut dériver de l'expérience ce qui est condition de l'expérience*, mais la représentation de temps est-elle une représentation qui soit dans ce cas par rapport aux représentations de la simultanéité ou de la succession ? L'évidence du principe ne doit pas faire préjuger de la question de fait : si le temps est la condition de l'expérience des rap-

---

<sup>25</sup>. TIEDEMANN, *Briefe*, Lettre XVII.

ports temporels, il ne saurait en être dérivé, mais, qu'il en soit, de fait, la condition, Kant ne fait que l'affirmer. L'argument est moins probant qu'il n'y paraît : Kant n'établit pas que sans la représentation de temps, les rapports de simultanéité ou de succession ne tomberaient pas sous la perception, il *affirme* simplement que « ce n'est que sous ce présupposé que l'on peut se représenter... ». C'est précisément la *quaestio litis*.

On peut admettre que la représentation de temps se trouve au fondement de celles de simultanéité et de succession sans accorder qu'elle soit absolument *a priori*. Il ne suffit pas qu'une représentation en suppose une autre comme fondement pour que soit prouvée l'indépendance de cette représentation fondatrice à l'égard de *toute* expérience.

Les représentations de temps et celles de simultanéité et de succession sont-elles distinctes, au point qu'elle la première puisse être placée au fondement des secondes, objecte Maass<sup>26</sup> pour lequel les représentations de temps et des rapports de succession et simultanéité sont indissociables ; même si l'on accorde que la distinction de la représentation de temps et des rapports temporels est fondée, reste que ces représentations sont, à tout le moins, étroitement solidaires, leur distinction peut être jugée artificielle. Elles se fondent mutuellement et c'est abuser que de vouloir rompre cette circularité, souligne Maass. Kant a raison de dire qu'on ne peut représenter ces rapports que grâce à la représentation de temps, mais la réciproque est aussi vraie : on ne peut se représenter le temps sans se représenter ces rapports. Il est illusoire de vouloir placer au fondement *a priori* de la représentation des rapports de succession ou de simultanéité une représentation qui se confond avec elles. On peut déjà nourrir des doutes sur la réalité de la distinction entre la représentation d'espace et celle d'extériorité<sup>27</sup> ; la distinction pourrait bien être, présentement, encore plus difficile.

---

<sup>26</sup>. MAASS, « Ästhetik », 141.

<sup>27</sup>. BRASTBERGER, *Unters.*, 47-48.

La première question qui se pose ici, selon Cäsar, c'est de savoir en quoi consiste cette représentation déclarée *a priori* par rapport aux rapports de simultanéité ou de succession : si l'on en précise la nature, on s'aperçoit que Kant se meut dans un cercle<sup>28</sup>. Si la représentation de temps est indispensable à la représentation des rapports de simultanéité ou de succession, c'est en vertu d'une nécessité purement analytique : c'est parce que ces représentations ne se laissent pas distinguer et l'argument reviendrait à la tautologie que sans la représentation de temps on ne peut se représenter le temps.

Il y a peut-être au fondement de la dissociation des représentations de temps et de succession, une exclusion discutable du changement du temps lui-même : « ce n'est pas le temps lui-même qui change, mais quelque chose qui est dans le temps », « Le temps, où doit être conçu tout changement des phénomènes, demeure et ne change pas ». « Le changement concerne non pas le temps lui-même, mais seulement les phénomènes dans le temps. »<sup>29</sup> Le temps kantien est statique, il est une sorte de *contenant immobile* dans lequel les successions sont représentées<sup>30</sup>. Le temps kantien

---

<sup>28</sup>. CÄSAR, « Ideen » in HAUSIUS, II, 18 sq.

<sup>29</sup>. *KdV*, B 224-225 ; Ak.III, 162 ; TP, 178. — Cf. A 183 / B 226 ; Ak.III, 163 ; TP, 178.

<sup>30</sup>. HAMELIN, *Essai*, 52. On ne confondra pas à cet égard *le temps comme tel et le sens interne*. L'écoulement, chassé du temps comme tel, fait un retour en force lorsqu'il s'agit du sens interne.

*L'Esthétique* n'enseigne rien d'autre que la successivité des parties du temps. *L'Esthétique* ne peut servir à fonder la thèse suivant laquelle « dans ce que nous appelons l'âme, tout est dans un continuel écoulement et il n'y a rien de permanent » (A 381 ; Ak.IV, 239 ; TP, 308), « il ne se trouve absolument pas d'intuition permanente dans le sens interne » (B 292 ; Ak.III, 201, TP, 214) – ce qui entraîne l'impossibilité de toute science de l'objet du sens interne. *L'Analytique* semble pourtant implicitement la tenir pour un acquis de *L'Esthétique* même, cf. « seul l'espace est déterminé d'une manière permanente, tandis que le temps, et par suite, tout ce qui est dans le sens interne s'écoule sans cesse » (B 291 ; Ak.III, 200 ; TP, 214). Sans la forme du temps, il ne peut certes pas y avoir d'écoulement, mais la forme du temps comme telle implique-t-elle que le contenu du sens interne soit soumis à un incessant *Wechsel der Bestimmungen* ?

L'affirmation de la nécessaire *successivité* des parties du temps – si peu contestable que Kant peine à convaincre que cette proposition est synthétique et qu'elle ne peut

n'a rien à voir avec un écoulement, il n'est pas pensé comme *fließen*, comme le remarque Fichte pour en faire grief à Kant<sup>31</sup>. Le fait que Kant en donne comme analogon la *ligne*, en témoignerait. Il est à penser que le temps ne peut être conçu comme la condition *a priori* de la représentation des changements que pour autant qu'il est conçu comme indifférent aux changements. Mais est-ce là penser adéquatement le temps ? Hamelin objecte en ce sens qu'« un temps dans la notion duquel l'idée de succession n'entre pas est comme une machine privée de sa pièce principale »<sup>32</sup> et que la conception newtonienne approche davantage la vraie nature du temps : « *Tempus aequaliter fluit* »<sup>33</sup>.

Le temps joue-t-il le rôle d'une représentation *a priori* au même titre que l'espace ? La position kantienne est beaucoup moins forte que dans le cas de l'espace. La représentation de temps n'est donnée, de l'aveu même de Kant, qu'à l'occasion du changement des perceptions, qu'à l'occasion des changements empiriques. La représentation d'espace n'est certes donnée qu'à l'occasion de la perception d'être étendus<sup>34</sup>, mais la représentation de temps semble avoir, par rapport à celle de la simultanéité et de la succession, une apriorité particulièrement nominale :

« Le temps, comme condition formelle de la possibilité des changements est, à la vérité, objectivement antérieur ; mais subjectivement et dans

---

s'alimenter qu'à une intuition – n'équivaut ni ne prépare même à l'*interprétation quasi héraclitéo-humienne* que l'*Analytique* donne du sens interne ; seule l'allusion dans le 1er alinéa du § 7 à « la transformation de nos propres représentations » préparerait peut-être à la thèse de l'*incessant changement de notre état interne*, de l'*existence successive de nous-mêmes en différents états* (cf. B 292 ; Ak.III, 200-201 ; TP, 214), sur quoi Kant fonde, en B, sa réfutation de l'idéalisme.

31. FICHTE, *Grundriß des Eigentümlichen der WL*.

32. HAMELIN, *ibid.*

33. NEWTON, *Principia Mathematica*, I, déf. VIII, Scholie.

34. *KdV*, A 292 / B 348 ; TP, 249.

la réalité effective de la conscience la représentation n'en est donnée, ainsi que tout autre, qu'à l'occasion des perceptions »<sup>35</sup>.

Kant souligne certes que ce qui est vrai du temps n'a rien d'exceptionnel, mais il n'a pas été amené à affirmer la chose aussi formellement pour l'espace d'une part, et surtout la représentation d'espace n'est pas au même degré dépendante de celle de l'extension dont elle est la condition transcendantale. La représentation du temps n'est pas seulement donnée à l'occasion des changements empiriquement donnés, elle ne peut être formée sans la représentation du changement. Si l'espace suffit, d'autre part, à déterminer une intuition comme externe, à faire que deux phénomènes soient placés dans des lieux différents de l'espace, *le temps ne peut faire à lui seul que deux phénomènes soient simultanés ou successifs*.

## II. La discussion du deuxième numéro

A. Les critiques adressées au deuxième numéro de l'espace sont spécialement nombreuses.

On a mis en doute que l'on ne puisse en quelque façon penser que l'espace n'existe pas : les termes employés par Kant lui-même sont si peu déterminés<sup>36</sup> qu'ils attirent l'objection que l'on peut bien se figurer que l'espace n'existe pas. On peut répondre que Kant ne nie pas que l'on puisse concevoir l'espace comme n'existant pas, que cette pensée n'a pour lui rien de contradictoire, à preuve cette note : « Dans leur représentation, l'espace et le temps entraînent avec eux du même coup le concept de la nécessité. Seu-

---

<sup>35</sup>. *KdrV*, A 453 / B 481 ; Ak.III, 316 ; TP, 352.

<sup>36</sup>. KIRCHMANN (*Erläuterungen*, 7) objecte que c'est parfaitement possible. K. SMITH s'en prend à ces expressions qu'il trouve vagues et erronées. Kant aurait-il pu écrire *man kann sich nicht denken, daß kein Raum sei / ob man sich gleich ganz wohl eine Vorstellung machen kann, daß...* ?



lement ce n'est pas une nécessité d'un concept. Car nous pouvons prouver que la non-existence ne se contredirait pas »<sup>37</sup>. Kant nie seulement que l'on puisse se former une représentation *intuitive* de l'espace comme n'existant pas [*sich eine Vorstellung machen* et non pas *sich denken*].

On a mis en doute que Kant soit en droit d'affirmer que l'espace est la condition sous laquelle les objets sont et seront toujours perçus. Ainsi Maïmon demande-t-il :

« De quel droit dit-on que l'étendue est la condition de la perception de l'objet, qui nous prouve qu'un jour nous ne percevrons pas un objet qui ne sera pas dans l'espace ? »<sup>38</sup>

On a contesté que l'espace soit bien la seule représentation qu'il soit impossible d'éliminer de celle de corps : ainsi Selle fait-il observer que la représentation d'espace ne signifie rien d'autre que la possibilité idéale du corps et qu'est au fondement de la représentation des corps celle de leur impénétrabilité<sup>39</sup>.

On a jugé cette thèse incompatible avec d'autres thèses de la *Critique*<sup>40</sup>, avec la doctrine des *anticipations de la perception*<sup>41</sup> ou avec la *Dialectique transcendantale* : avec la doctrine de la chose en soi et la solution apportée aux antinomies de la raison pure<sup>42</sup>.

La thèse a été aussi critiquée en raison du psychologisme dont elle procéderait : que peut donc prouver la nécessité *subjective* où nous serions de nous représenter l'espace ? Comment, d'une impuissance subjective à dissoudre une représentation pourrait-il

<sup>37</sup>. *Nachträge*, Ak.XXIII, 17.

<sup>38</sup>. MAÏMON, *Versuch*, 342. Cf. aussi 13, 179 ; 340 sq. Cela revient à reprocher à Kant de n'avoir pas déduit l'espace.

<sup>39</sup>. SELLE, *De l'idéalité*.

<sup>40</sup>. FEDER, *Über Raum*, 28 ; HAUSIUS, *Über Raum und Zeit*, 13-14.

<sup>41</sup>. FRIEDMANN, « Momente », 320.

<sup>42</sup>. Von HARTMANN, *Grundlegung*. C'est possible puisque Kant affirme que le monde des choses en soi n'est pas spatial, la solution de la première antinomie notamment exige que l'on puisse penser l'espace comme inexistant !

résulter l'apriorité de cette représentation ? Kant aurait confondu entre nécessité psychologique et nécessité logique<sup>43</sup>. Eberhard, Herbart<sup>44</sup> lui ont imputé une *quaternio terminorum*, le terme de nécessité étant employé en deux sens différents. Il pratiquerait le syllogisme à quatre termes suivant : l'expérience n'enseigne rien de nécessaire ; or l'espace est une représentation nécessaire ; donc il est une représentation qui ne repose pas sur l'expérience, c'est-à-dire *a priori*. Or s'il est vrai que l'expérience ne donne rien de nécessaire, la nécessité de la représentation d'espace est d'une autre espèce, c'est celle d'un *nicht-anders-denken-können*. On ne peut dire que l'expérience n'enseigne pas du nécessaire en ce sens. Donc, de deux choses l'une : ou la première proposition est fautive, démentie qu'elle est par la seconde, ou le terme de nécessité est entendu en deux sens. A quoi il est aisé de répondre que Kant ne tient ici aucun raisonnement de ce genre, l'objectif de l'argument étant d'établir que la représentation d'espace est nécessairement au fondement de la représentation de corps.

Weishaupt a vivement reproché à Kant de vouloir en conclure l'apriorité et la subjectivité de la représentation d'espace ; on ne peut tirer de la nécessité qui s'attache effectivement à cette représentation qu'elle soit pour cette raison subjective<sup>45</sup>. Cela ne prouve-t-il pas précisément l'existence objective de l'espace, sa réalité transcendante ?

---

<sup>43</sup>. FRIEDMANN, 320.

<sup>44</sup>. EBERHARD, « Begriffen », *Mag.*, II-1, 1789 : 80, 88 ; « Beantwortung », III-4, 435-438. — HERBART, *Psychologie als Wissen.*, II, § 144 : « La mineure du syllogisme repose sur l'échec de la tentative de supprimer par la pensée l'espace et le temps ; ce qui est de fait impossible. Mais d'où provient cette impossibilité et la nécessité opposée ? L'espace et le temps représentent la possibilité des corps et des événements ; les chasser en pensée, c'est les supprimer. Il va de soi qu'une fois que la réalité des corps et des événements a été perçue, ce serait le comble de l'absurdité que de vouloir les proclamer impossibles [...]. En ce sens l'expérience enseigne donc la nécessité ; en ce sens la majeure du syllogisme est fautive. »

<sup>45</sup>. WEISHAUP, *Anschaungen*, 240-241.

« Nous devons penser toutes choses dans l'espace parce que toutes choses sont réellement en soi indépendantes de notre faculté de connaître [...], parce que la co-existence est une qualité objective [...]. Nous trouvons toutes choses dans l'espace [...], non point parce que nous avons cette faculté de les penser comme coexistantes, mais parce qu'elles coexistent réellement. » — « Nous ne pouvons donc jamais nous représenter que l'espace n'existe pas parce que nous devrions nous représenter que les choses ne sont pas et ne sont pas coexistantes »<sup>46</sup>.

On a nié que l'espace vide soit réellement pensable et considéré qu'il s'agissait là d'une pseudo-pensée. Ainsi v. Hartmann. L'espace ne peut être représenté sans les objets de perception, dit Wundt. Avec la disparition de tout contenu sensible, l'espace cesse d'être une image possible et la preuve kantienne repose sur un fait faux, objectent N. K. Smith, Paton, Ewing. Se représenter l'espace vide, c'est tout simplement cesser de se représenter l'espace, objecte Cornelius. Je ne puis faire abstraction dans l'espace de ce corps particulier qu'est mon propre corps, rétorque Cramer<sup>47</sup>.

On a émis des réserves sur ce que ces thèses peuvent prouver. A supposer qu'il soit impossible de supprimer l'espace de la représentation des choses, son apriorité ne s'ensuivrait pas, objecte Feder<sup>48</sup>.

Maass a fait observer *primo* que, si l'espace est une représentation nécessaire et qu'il se trouve au fondement de la représentation de corps, cela ne prouve pas qu'il en soit la condition de possibilité et qu'il ne dépende pas de la représentation de corps. Espace et corps peuvent avoir une condition commune. *Secundo*, que si l'espace est une condition de la représentation des corps, il ne s'ensuit pas qu'il en soit indépendant et que l'espace ne soit pas

---

<sup>46</sup>. WEISHAUPT, *Anschauungen*, 232, 241. — EBERHARD, « Dogmatische Briefe », Lettre VIII.

<sup>47</sup>. Von HARTMANN, *Grundlegung*, 121-122. — WUNDT, *Logik*, 1ère éd., I, 428 sq. — SMITH, *Commentary*, 104-105 ; PATON, *Kant's Metaphysic*, 1, 113. — EWING, *Short Commentary* (Methuen, London, 1938), 33. — CORNELIUS, *Kommentar*, 39. — CRAMER, *Monade*, 16.

<sup>48</sup>. FEDER, *Raum*, 26-27.

une représentation empirique. On ne peut objecter qu'un concept empirique ne saurait être nécessaire, la nécessité qui s'attache à la représentation d'espace n'étant que celle du principe de contradiction : si nous nous représentons l'espace comme n'existant pas, nous nous contredisons en référant quand même nos pensées à quelque chose d'extérieur <sup>49</sup>.

Brastberger a jugé l'argument comme placement tautologique :

« L'espace est une représentation nécessaire, cela veut dire que l'extériorité de choses réelles ne peut être représentée sans la représentation de l'espace, ou ce qui revient absolument au même, de l'extériorité ; elle est donc bien nécessaire, mais comme l'est celle de la représentation de la réalité à la représentation de choses réelles qui ne peuvent être représentées comme réelles sans la représentation de réalité » <sup>50</sup>.

Hausius a jugé qu'on avait là affaire à une simple *petitio principii*, la nécessité de la représentation d'espace étant établie sur le fait qu'on ne peut s'en défaire, « c'est-à-dire qu'elle est nécessaire » <sup>51</sup>.

Schulze a reproché à l'argument de ne pouvoir établir que la nécessité *relative* de l'espace (l'espace est nécessaire à la représentation de corps) et d'être impuissant à établir sa nécessité *absolue*, laquelle serait visée par Kant, à ce qu'il pense <sup>52</sup>.

Mentionnons enfin qu'aux yeux de Reinhold, la possibilité de bannir en pensée les choses de l'espace, alors que l'on ne peut pareillement bannir en pensée l'espace lui-même, *mutatis mutandis* pour le temps, peut être accordée aussi bien par le lockien que par le leibnizien, fait qu'ils interprètent autrement que ne le fait Kant : mis au nombre des caractères universels des choses en soi, espace et

<sup>49</sup>. MAASS, « Ästhetik », 128.

<sup>50</sup>. BRASTBERGER, *Unters.*, 48-49.

<sup>51</sup>. HAUSIUS, *Über Raum und Zeit*, 13 sq.

<sup>52</sup>. SCHULZE, *Kritik*, II, 206.

temps peuvent être pensés sans objets déterminés (sans jamais pouvoir l'être sans relation à des objets possibles) <sup>53</sup>.

B. Le deuxième numéro de l'exposition du temps pose qu'il est une représentation *a priori* nécessaire au fondement de toutes nos intuitions. On a nié que l'on puisse se représenter un temps vide, que l'on ne puisse supprimer le temps des phénomènes et critiqué la conclusion qu'en tire Kant. On a tout d'abord évidemment nié que l'on puisse exclure les phénomènes du temps lui-même <sup>54</sup>. Mais la nécessité qui s'attache à la représentation du temps, nécessité relative à la représentation des phénomènes, n'exige pas, pensons-nous, qu'un temps vidé de tous les phénomènes puisse faire l'objet d'une représentation intuitive. Ce qui importe, pour que soit reconnue l'apriorité de cette représentation, c'est qu'il soit impossible de se représenter les phénomènes sans la représentation de temps, que le temps joue le rôle d'une condition de possibilité de la représentation de tous les phénomènes, qu'il y ait un rapport dissymétrique entre la représentation du temps et celle des événements en lui. La possibilité de la représentation d'un temps vide peut être mise en doute, cela ne contrevient en rien à la nécessité qui s'attache selon Kant à la représentation de temps.

Faut-il concéder à Kant que nous ne pouvons supprimer le temps des phénomènes en général ? En quel sens ne le pouvons-nous pas ? De quoi ne pouvons-nous chasser la représentation du temps ? Il nous faut ici attirer un instant l'attention sur l'équivalence tacite à l'œuvre dans cet alinéa entre les *Anschauungen* et les *Erscheinungen*, les *intuitions* et les *phénomènes* : « Le temps est une représentation nécessaire qui est au fondement de toutes nos intuitions. On ne peut supprimer le temps lui-même par rapport aux

---

<sup>53</sup>. REINHOLD, *Fundament (v. Philosophie élémentaire)*, 179.

<sup>54</sup>. WUNDT doute que l'on puisse se représenter réellement le temps sans phénomènes en lui, que lui resterait-il de temporel puisque le temps selon Kant ne s'écoule pas ? La possibilité de la représentation d'un temps vide se heurte à des objections d'importance mais elle n'est pas une thèse de Kant.

phénomènes ». Le temps ne peut être « une représentation nécessaire qui est au fondement de toutes nos intuitions » que, si l'on entend par *intuition*, non l'objet intuitionné (l'*intantum*), mais l'activité représentative intuitive (l'*intendere*). Selon les moments, l'*Anschauung* désigne dans la *Critique* l'*Anschauuen* ou l'*Angeschauete*, l'*intendere* ou l'*intantum*, la *noëse* ou le *noème*. L'intuition à laquelle le temps sert de fondement n'est pas le phénomène intuitionné, mais l'activité représentative de la sensibilité. *On ne peut exclure le temps des phénomènes en général, que pour autant qu'ils sont des représentations de la sensibilité.* Le temps est d'abord au fondement de l'activité représentative ; il est, on le verra au § 7 c, la condition immédiate du représenté interne et médiatement celle du représenté externe. Cela étant, il reste à examiner si, et jusqu'à quel point, cette condition de la représentation de l'état interne peut *concerner* les objets de l'intuition externe.

Enfin, l'argument est-il apte à prouver que le temps est une représentation subjective ? Cela prouve-t-il, demande Tiedemann, que les choses ne sont simultanées ou successives que parce qu'elles reçoivent cette nature de notre pouvoir de sentir ?<sup>55</sup> Si le temps ne peut être supprimé des phénomènes, cela établit-il qu'il est une représentation tenant au sujet ? Il ne va pas sans paradoxe de conclure à la nature purement subjective du temps de l'impossibilité d'en éliminer la représentation ; cette impossibilité pourrait, en tout cas, être lue comme indiquant une structure éidétique ontologique, un *a priori* objectif, manifesté dans cette « variation imaginaire » effectuée sur le temps.

---

<sup>55</sup>. TIEDEMANN, *Briefe*, Lettre XIX.

### III. La discussion du troisième argument en A (supprimé en B pour l'espace, maintenu pour le temps)

A. On s'en tient ici à *l'apodicticité* attribuée aux propositions mathématiques. Kant déclare ici sans preuve <sup>56</sup> que la représentation qui est au fondement de toutes les intuitions externes est *celle-là même* sur laquelle reposent les principes géométriques. Si la nécessité de la géométrie requiert qu'elle repose sur une représentation *a priori* de l'espace et si l'on admet qu'une représentation de l'espace est *a priori* au fondement des intuitions externes, il est possible que ces représentations n'en fassent qu'une, mais on ne peut l'affirmer non plus sur cette simple base.

Est-il certain que la perception ne puisse rien faire connaître avec certitude ? Feder voit dans cet argument « le talon d'Achille de notre philosophe » <sup>57</sup>. Principal argument, il doit être examiné soigneusement. La perception n'apprend-elle vraiment que des vérités contingentes ? « Puis-je donc connaître quelque chose sans le percevoir ? », mais alors toutes nos connaissances ne doivent-elles pas être pour cette raison contingentes ? Réservera-t-on le terme de perception pour désigner une connaissance contingente, mais peut trancher avec une définition nominale lorsqu'il s'agit de la nature des choses ? Qu'est-ce qui prouve que toutes les perceptions ne procurent que des vérités contingentes ? Est-ce parce qu'elles se rapportent au sujet percevant ? Mais toute connaissance implique un rapport entre le sujet connaissant et l'objet de la connaissance, la connaissance des principes géométriques n'y échappe pas. Nous

---

<sup>56</sup>. On ne doit pas accorder à la légère que la représentation d'espace qui est la condition de la représentation de corps ne fait qu'un avec la représentation sur laquelle opère le géomètre, que c'est nécessairement la représentation sans laquelle l'extériorité n'est pas représentable et sans laquelle les phénomènes extérieurs ne sont pas intuitionnables qui est, justement, au fondement de la géométrie.

<sup>57</sup>. FEDER, *Raum*, 30-36.

éprouvons en fait la nécessité ; est nécessaire, en effet, ce qui ne peut être autrement ; or ce que nous sentons, nous ne pouvons rien y changer. Simple nécessité subjective ? Mais si elle résiste à toutes les tentatives pour la modifier, pour la supprimer, il s'agit d'une nécessité absolue — pour nous tout au moins.

C'est une proposition improuvée et improuvable qu'une perception ne peut jamais rendre une détermination certaine, ob-jecte Maass : « Les propositions mathématiques seraient la preuve que l'on peut aussi créer à partir de la perception quelque chose d'apodictiquement certain »<sup>58</sup>. En outre, si l'on affirme que l'espace ne peut être un concept *a posteriori* parce qu'alors les détermi-nations mathématiques ne seraient que de simples perceptions, il faut observer que Kant ne tient pourtant pas pour des per-ceptions<sup>59</sup> toutes les propositions qui ont un rapport à un concept acquis *a posteriori*, que l'entendement peut porter des jugements synthétiques *a priori* sur des choses données pourtant *a posteriori*.

Weishaupt et Hausius ont fait le procès de la conception kantienne de l'induction comme totalement impropre à l'engendrement d'aucune vérité apodictique, d'une thèse qui revient à soutenir qu'il est nécessaire de pratiquer une induction complète pour être en droit d'affirmer que « toutes les pierres sont lourdes »<sup>60</sup>.

On peut accorder que les propositions géométriques sont nécessaires et qu'elles ne sont pas dérivées de la perception, dont elles en auraient effectivement toute la contingence, si l'on attribue, comme Brastberger par exemple, la nécessité des propositions ma-thématiques au fait qu'elles reposent sur le principe d'identité<sup>61</sup>.

---

<sup>58</sup>. MAASS, « Ästhetik », 133.

<sup>59</sup>. *Ibid.*, 133.

<sup>60</sup>. WEISHAUPT, *Anschauungen*, §§ 11-24. HAUSIUS, *Über Raum und Zeit*, 42-43. La substitution de l'intuition pure aux intuitions empiriques qui caractérise la solution kan-tienne permet-elle d'échapper à la problématique de l'induction ?

<sup>61</sup>. BRASTBERGER, *Unters.*, 52.



On peut se demander si ce type d'explication n'est pas essentiellement inadéquat, la géométrie ne se souciant pas de métaphysique. Herder juge cette explication illusoire : « Aucune proposition de la mathématique ne tire sa certitude de la nature métaphysique de l'espace »<sup>62</sup> N'est-il pas hautement significatif que l'apriorité de la représentation d'espace soit illustrée par une proposition qui est tout sauf un énoncé de la géométrie ?<sup>63</sup> Maass objecte semblablement que ce fondement métaphysique donné à la géométrie est étranger à l'esprit de cette science, que Kant a tort de faire reposer la certitude apodictique de la géométrie sur la nécessité qui s'attache à la représentation *a priori* de l'espace. Quand nous pourrions chasser l'espace de notre pensée, nous pourrions certes supprimer en même temps la possibilité de la proposition qu'entre deux points ne peut exister qu'une seule ligne droite, mais cette proposition n'est pas rendue possible par là.

« Si je ne puis chasser de ma pensée quelque chose (A), il n'est pas nécessaire pour cette raison que j'attribue à A les déterminations b, c, d ; ou bien si A est une représentation nécessaire, ses déterminations b, c, d n'ont pas pour cette raison de certitude apodictique »<sup>64</sup>.

Admettons que la certitude apodictique de la géométrie dépende de la nécessité de la représentation d'espace, Maass et v. Hartmann nient que l'on établisse ainsi son apriorité. A la base de l'explication transcendantale de la mathématique se trouve la thèse discutable qu'une représentation doit être elle-même *a priori* si ses propriétés doivent pouvoir être connues *a priori*.

L'apriorité du jugement synthétique mathématique ne prouve pas l'apriorité du matériau sur lequel ont lieu ces synthèses logiques. Kant

<sup>62</sup>. HERDER, *Metakritik*, 63.

<sup>63</sup>. L'habillage mathématique de cet énoncé dans les *Prolegomènes* (cf. § 12) n'y change rien.

<sup>64</sup>. MAASS, « Ästhetik », 131. ABICHT lui répond que, si la mathématique n'appuie pas la certitude de ses propositions sur la nécessité de la représentation d'espace, leur valeur nécessaire pour les objets externes se fonde sur elle (« Prüfung », *Neues philos. Mag.*, I-2, 239-240).

confond l'apriorité de la synthèse comme fonction logique de liaison de l'intuition avec le concept (ou de concepts entre eux) avec l'apriorité du matériel représentatif à lier, alors que cette synthèse reste une et même du moment que le matériel est donné, *a priori* ou *a posteriori*. Aussi certainement que l'apriorité de la représentation d'espace ne saurait empêcher que les principes mathématiques soient empruntés *a posteriori* à l'expérience, il est tout aussi certain que l'apostériorité de la représentation d'espace ne saurait faire obstacle à ce que les principes mathématiques la lient *a priori* avec les concepts la concernant.<sup>65</sup>

L'exemple choisi pour illustrer la nécessité des principes mathématiques mérite qu'on s'y arrête : s'agit-il d'une proposition nécessaire, en quel sens peut-on dire qu'elle l'est ? A-t-elle une nécessité autre que factuelle bien qu'elle se prononce sur l'espace en général ? Dire qu'elle repose sur la représentation *a priori* que nous avons de l'espace, est-ce lui ôter de sa contingence ? Sa nécessité n'est que celle-ci : l'espace est intuitionné *ainsi*. S'il n'a pas la contingence d'une perception, il a *tout de même* celle de la structure de l'intuition pure de l'espace<sup>66</sup>. Pour reposer sur la représentation d'espace qui est au fondement des intuitions extérieures, les propositions mathématiques ne laissent pas d'être contingentes, souligne Weishaupt, puisque cette représentation est elle-même contingente. Elles n'ont donc qu'une certitude hypothétique<sup>67</sup>. Comment donc prétendre *garantir* la *nécessité* des propositions géométriques en les rapportant à des représentations contingentes ?

Maïmon a nié pour sa part l'apodicticité des axiomes auxquels il ne reconnaît qu'une valeur assertorique, ce qui n'ôte pas, selon lui, aux mathématiques de leur nécessité à condition de leur

---

<sup>65</sup>. Von HARTMANN, *Grundlegung*, 136 (nous traduisons et résumons). — MAASS, « Ästhetik », 131-132. Kant reconnaît bien, lui-même, qu'une propriété comme la couleur jaune de l'or est connue *a priori* (analytiquement), quoique le concept d'or soit empirique. La façon dont la propriété d'un sujet est connue ne peut donc indiquer la façon dont il est lui-même connu.

<sup>66</sup>. Il est contingent que notre sensibilité ait l'espace pour forme et que sa forme soit précisément l'espace euclidien.

<sup>67</sup>. WEISHAUP, *Anschaungen*, 248-249.

attribuer ce que nous appellerions aujourd'hui une simple nécessité hypothético-déductive <sup>68</sup>. Pour Maïmon, d'*autres* géométries sont possibles fondées sur *d'autres* axiomes :

« Si Euclide avait admis à la place de ses axiomes métaphysiquement vrais, des axiomes métaphysiquement faux, je suis certain qu'il n'aurait pas laissé au monde une œuvre moindre ou pire que celle que nous avons de lui à l'heure actuelle. Supposons par exemple que l'angle externe d'un triangle ne soit pas égal à la somme des deux angles intérieurs opposés, mais soit égal à plus de sa moitié, il s'ensuivrait nécessairement que l'angle au centre du cercle ne serait pas deux fois (comme il l'est réellement), mais trois fois aussi grand que l'angle à la périphérie, etc. Si je suppose que la partie est plus grande que le tout, j'en tirerai des conséquences, en suivant les lois de la pensée, différentes de celles que je tire de l'axiome opposé [...]. C'est pourquoi, je préfère diviser les propositions en réelles et irréelles, plutôt qu'en vraies et fausses », etc » <sup>69</sup>.

B. Le troisième numéro de l'exposition du temps affirme que nous sommes en possession de principes apodictiques concernant les rapports du temps, comparables à ceux relatifs aux rapports d'espace. Le sommes-nous ? Si le temps était une représentation formée empiriquement, nous ne posséderions pas d'axiomes du temps pur, *mais en avons-nous* ? La pauvreté intuitive du temps a été soulignée et les kantien se sont efforcés de remédier à la pénurie d'exemples fournis par Kant <sup>70</sup>. L'axiome invoqué est bien moins un exemple de proposition apodictique concernant les rapports de temps que l'énoncé de l'essence du temps, à quoi correspond pour l'espace que « des espaces différents ne sont pas successifs, mais simultanés », ce qui n'a rien à voir avec un énoncé géométrique. Cet énoncé, note Fichte, ne fonde rien et ne peut donc être qualifié de *principe* <sup>71</sup>.

---

<sup>68</sup>. MAIMON, *Versuch*, 172 sqq.

<sup>69</sup>. *Ibid.*, 148-149.

<sup>70</sup>. HAVET, *Kant*, 86-87.

<sup>71</sup>. FICHTE, *Begriff der WL*, § 1.

S'agit-il d'une proposition synthétique *a priori* ? On a vu dans cet axiome un jugement tantôt *a posteriori*, tantôt analytique ! On aurait mauvaise grâce à nier que l'axiome énoncé n'est pas connu au terme d'une analyse inductive et d'une généralisation toujours susceptible d'être abusive, mais faut-il exclure que cette connaissance soit *a posteriori* ? Le problème est de savoir ce que l'expérience peut enseigner, précisément, si l'on doit concevoir l'induction comme le fait Kant qui n'admet d'autre induction possible que l'*induction amplifiante*, évidemment toujours provisoire et suspecte ; mais si l'on admet qu'il est aussi une induction qui est *saisie d'essence*, saisie d'une loi d'être (par exemple : tout nombre a un suivant, tout espace peut être indéfiniment divisé, tout homme naît et meurt, l'homme est un être fini), des lois apodictiques sont concevables qui reposent néanmoins sur l'expérience <sup>72</sup>.

Mais le fait que nous sachions les parties de l'espace nécessairement simultanées et celles du temps successives, cela ne résulte-t-il pas tout simplement, ont rétorqué, Cäsar et Tiedemann <sup>73</sup>, de ce que cet « axiome » énonce analytiquement ce que nous nous représentons sous l'idée de temps ? « Le temps est ce dont les parties sont successives ». Plutôt que l'énoncé d'un prédicat du concept de temps, n'est-il pas sa définition même ? <sup>74</sup>

Faut-il que tous les énoncés sur le temps (et sur l'espace) soient des jugements synthétiques ? Admettons que le jugement

<sup>72</sup>. CORNELIUS, *Kommentar*, 43.

<sup>73</sup>. CÄSAR, « Ideen » in HAUSIUS, II, 35. — TIEDEMANN, « Ästhetik » in HAUSIUS, II, 72 ; Tiedemann distingue, on l'a dit, entre les deux énoncés. Est analytique, parce que démontrable par concepts, l'affirmation que des temps différents ne peuvent être simultanés ; est synthétique, par contre, l'affirmation de l'unidimensionnalité parce qu'elle n'énonce pas une *qualité* du temps, mais une *relation* procédant d'une comparaison entre un nombre déterminé de dimensions (ici : une) accompagnée de la négation de la possibilité de les augmenter (ici : rien qu'une). Sur les jugements synthétiques comme *Jugements de relation*, *Theätet*, 234 sqq.

<sup>74</sup>. Dans ses *Vorl. über die KdrV*, § 61, BENDAVID fait toutefois valoir qu'il n'y a dans le concept du temps qu'une succession, mais pas que plusieurs successions ne peuvent pas s'écouler les unes à côté des autres.

« la ligne droite est le plus court chemin dans l'espace » soit synthétique, mais ce jugement est-il de même nature que celui qui énonce que « les parties de l'espace sont simultanées et celles du temps successives » ? Le premier nous apprend quelque chose, mais le second n'est pas un énoncé *sur les propriétés* de l'espace et du temps, mais *de ce que sont* l'espace et le temps. Fait significatif, Schultz lui-même a tenu pour identique la proposition que « des parties différentes du temps ne peuvent pas être simultanées » !<sup>75</sup>

#### IV. La discussion de l'avant-dernier numéro

A. L'avant-dernier numéro a été l'objet de nombreuses observations critiques qui ne se laissent pas toujours très rigoureusement distinguer de celles portant sur la thèse de l'infinité de l'espace.

Kant parvient-il à établir de cette façon que l'espace soit une intuition ? Feder lui reproche de ne donner aucune preuve que l'espace ne peut être un concept général de rapports des choses en général ; on ne peut dénier à l'homme le pouvoir de composer la représentation de l'espace à partir des représentations des espaces. Cette explication est en outre la plus simple<sup>76</sup>. Il n'y a aucune raison de refuser de faire de la représentation d'espace un concept général ; en effet, fait observer Maass :

« si un concept discursif ou universel est celui qui est attribué comme prédicat à plusieurs choses, ou qui se présente sous plusieurs déterminations individuelles, l'espace en est un ; il est attribué comme prédicat tant au carré qu'au triangle » ; et manque de preuve l'assertion que ce qui ne peut être représenté que comme un, ne peut être un concept discursif. Qu'il n'y ait qu'une seule représentation de l'espace, cela n'établit pas qu'il n'est pas un concept, en effet : « On ne peut ôter un caractère à un concept universel, ni

---

<sup>75</sup>. SCHULTZ, *Prüfung*, II, § 85 (il la jugeait synthétique dans ses *Erläuterungen*, 22).

<sup>76</sup>. FEDER, *Raum*, 50-51.

en ajouter un s'il doit rester la même représentation (car la représentation est constituée de la totalité des caractères) »<sup>77</sup>.

Kant n'a pas fourni, selon Tiedemann, la preuve que l'espace ait un rapport à ses parties autre qu'en a le concept : le concept générique d'homme, par exemple, est « absolument un », les individus en sont des limitations de même que les espaces reposent sur des limitations de l'espace unique ; le concept d'homme est au fondement de ses parties<sup>78</sup>. L'espace est, pour Hamelin, un concept, une représentation générale sous laquelle il faut en ranger d'autres, plus particulières :

« la droite, la gauche, le haut, le bas, l'avant, l'arrière, ces premières différences du lieu selon l'expression d'Aristote [...]. Dira-t-on que l'espace n'a pas de compréhension ? Mais outre son contenu spécifique, il enveloppe encore les idées de relation, de nombre et de temps, qui servent à le préparer. Ainsi on ne saurait prouver jusqu'ici par les principes kantien qu'il ne faut pas voir en lui un concept »<sup>79</sup>.

Que vaut la disjonction entre concept et intuition ? Ed. von Hartmann, par exemple, critique ce qui est au fondement de la démonstration kantienne, la thèse de l'hétérogénéité absolue de l'intuition et du concept. Le concept est intuition, leur différence n'est pas de nature, mais de degré dans l'abstraction ; face à la matière brute de la sensation, intuition et concept sont du même côté ; l'intuition est un concept dont le niveau d'abstraction est inférieur ; le concept est une intuition portée à un niveau supérieur d'abstraction<sup>80</sup>.

La disjonction opérée est-elle complète ? Etablir que l'espace n'est pas un concept, est-ce prouver qu'il soit une intuition ? Kant

<sup>77</sup>. MAASS, « Ästhetik », 135-137.

<sup>78</sup>. TIEDEMANN, *Briefe*, Lettre XVI.

<sup>79</sup>. HAMELIN, *Essai*, 62-63. La critique de Kant sur ce terrain (la représentation d'espace a-t-elle ou non une compréhension ?) paraît oiseuse.

<sup>80</sup>. Ed. von HARTMANN, *Grundlegung*, 124.

pratiquerait, ici comme ailleurs, selon Schulze, une disjonction incomplète<sup>81</sup>, négligeant d'envisager la possibilité que l'espace soit un concept de la raison. Si l'espace n'est en effet pas un concept de l'entendement, accorde Schulze, il ne résulte pas qu'il soit une intuition pure. Non seulement il pourrait être une idée, mais il a même une affinité spéciale avec les idées de la raison. Sa nécessité et son infinité font qu'il ne peut être donné dans aucune expérience<sup>82</sup>.

A ce compte, Kant n'aurait-il pu (ou dû) faire d'autres représentations des intuitions *a priori* ? Après Herbart et Trendelenburg, Adickes, fait valoir que « si ces arguments ont une force probante, alors la matière doit être, autant que l'espace, une intuition originaire. Elle est en effet aussi unique, aussi illimitée et ses parties ne naissent que de limitations. »<sup>83</sup> Mais que vaut une démonstration qui impliquerait, absurdement, que la matière, l'univers soient des intuitions *a priori* ?!<sup>84</sup>

Espace et temps auraient cette particularité, selon Kant, que leurs propriétés sont seulement connaissables intuitivement, mais ne doit-on pas dire la même chose, en fait, de tous les concepts, demande Riehl ?

« Que les propriétés fondamentales de l'espace et du temps ne soient connaissables qu'intuitivement et non discursivement, cela ne permet pas de distinguer ces représentations du restant des concepts car, en fin de compte, les fondements de tous les concepts doivent être intuitifs. »<sup>85</sup>.

On a nié l'unité essentielle de la représentation d'espace sur laquelle s'appuie la thèse de sa nature originairement intuitive : Maass objecte que si nous ne pouvons penser isolément des parties

<sup>81</sup>. SCHULZE, *Kritik*, II, 208.

<sup>82</sup>. SCHULZE, *Kritik*, II, 207-211.

<sup>83</sup>. ADICKES, *Kants KdrV*, 74 n. HERBART, *S.W.*, V, 510. — TRENDELENBURG, *Unters.*, 2ème éd., 163.

<sup>84</sup>. Von HARTMANN, *Grundlegung*, 126.

<sup>85</sup>. RIEHL, *Kritik*, I., 107.

de l'espace et composer la représentation à partir de ses éléments, cela ne prouve pas qu'originellement cette représentation du tout n'ait pas été engendrée à partir de ses éléments<sup>86</sup>. Kant lui-même enseigne que, pour pouvoir nous représenter une grandeur extensive, nous devons nous représenter consciemment ses parties d'abord. Est-il exact que l'on ne puisse se représenter qu'un seul espace ? Non. Un réaliste transcendantal peut l'affirmer, pas l'idéaliste transcendantal, qui doit admettre qu'il existe autant d'espaces qu'il y a de sujets représentants, objecte von Hartmann<sup>87</sup>. Il est strictement impossible, selon Tittel, de faire appartenir à la représentation *originnaire* de l'espace une propriété à laquelle seul un petit nombre d'esprits spéculatifs parviennent si laborieusement ! Prétendre que l'espace est *originnairement* représenté

---

<sup>86</sup>. MAASS, « Ästhetik », 137-138. EBERHARD oppose une fin de non-recevoir absolue à ce concept absurde (cf. « Widerlegung », *Mag.*, IV-2, 1791, 188).

<sup>87</sup>. Von HARTMANN, *Grundlegung*, 124. C'est faire contresens sur la thèse kantienne : l'unité de la représentation d'espace ne signifie pas que tous les hommes doivent s'en faire la même représentation.

En affirmant qu'espace et temps, et les phénomènes en eux, n'existent qu'en nous, Kant en fait des représentations de l'individu si bien qu'on aboutit à une *somme de mondes privés*. Kant écrit très explicitement, en une formule dont il ne semble pas soupçonner tous les problèmes qu'elle véhicule : « le temps, où me place l'observateur, n'est pas celui qui se rencontre dans ma propre sensibilité, mais celui qui est dans la sienne. » A 363 ; Ak.IV, 228 ; TP, 294 (cf. LAAS, *Idealismus*, III, 447 : les formules de Kant éveillent « l'opinion fâcheuse que chaque individu porte avec soi, sur le fondement d'un "pouvoir" originnaire, son propre espace et son propre temps » et RENOUVIER, *Doctrine*, 102, n. 1 ; 265). L'affirmation que l'espace et le temps n'existent qu'en nous signifie certes d'abord qu'ils ne sont pas des propriétés des choses en soi et qu'ils sont relatifs à la *conditio humana*. Mais à qui précisément sont-ils attribués ? Rien n'est plus obscur, à y réfléchir, que le *nous* ou le *moi* auquel l'*Esthétique* rapporte ces représentations (voir *infra*, chapitre IX). On peut se demander s'il ne faut pas le penser comme le *Moi* de Fichte, comme un unique *Gemüt* supra-individuel, mais rien ne laisse à penser que Kant ait fait sienne cette thèse. Le problème peut facilement passer inaperçu, masqué qu'il est par les formules kantienne qui parlent d'« homme » en général, du « point de vue humain », de « condition subjective » en général (*vs* donnée dans les choses en soi). Tant que l'on parle du sujet connaissant en général, de l'homme comme *sujet générique*, aucun problème n'apparaît, mais sitôt que l'on songe que cette unité est *uniquement distributive*, le problème apparaît alors crûment.



dans son unité essentielle, c'est renverser l'histoire<sup>88</sup> : l'espace qui comprend tout, l'espace essentiellement un, est la représentation à laquelle accèdent péniblement l'humanité et l'adulte.

On a refusé d'accorder l'apriorité de la représentation d'espace et la pertinence de la démonstration : l'origine empirique de la représentation générale d'espace se laisse voir en ceci, souligne Feder, qu'elle diffère d'individu à individu<sup>89</sup>. Une représentation donnée par un seul objet, peut d'autre part être empirique :

« La représentation de notre terre, de notre soleil, de l'univers correspond aussi à un unique objet. Sont-ce pour pour autant des concepts non empiriques ? »<sup>90</sup>

Les connaissances *a priori* qui reposeraient, à ce que dit Kant, exclusivement sur l'intuition *a priori* de l'espace, sont à rapporter aux sensations corporelles :

« Au reste, on pourrait encore montrer en particulier que cette connaissance intuitive des propriétés fondamentales de l'espace et du temps n'a rien d'une intuition *a priori*, que par ex. le concept de direction provient de sensations corporelles déterminées du corps et que le fondement empirique du système des coordonnées géométriques, sur lequel repose la preuve que l'espace n'a que trois dimensions, est le sens de l'équilibre qu'a notre corps » A. Riehl<sup>91</sup>.

---

<sup>88</sup>. TITTEL, *Denkformen*, 91-95. TRENDELENBURG objecte semblablement dans ses *Unters.* que l'humanité n'arrive, en fait, que laborieusement à ces *intuitions* que Kant prétend *données*, à la connaissance de l'espace comme *un, infini, homogène, continu*.

<sup>89</sup>. FEDER, *Raum*, 52.

<sup>90</sup>. FEDER, *ibid.*, 53. Cette objection manifeste l'ambiguïté du concept de *repraesentatio singularis* qui ne peut avoir le même sens appliqué à l'intuition pure et appliqué à l'intuition empirique. Est *intuition empirique*, la représentation qui se rapporte à un objet singulier (par opposition à la représentation qui se rapporte à une pluralité d'objets par leurs caractères communs) ; est *intuition pure*, la représentation de quelque chose qui est essentiellement un, dont les parties n'ont qu'une existence idéale.

<sup>91</sup>. RIEHL, *Kritiz.*, II, 107. Kant reconnaît le rôle du corps propre dans l'Essai sur les *Régions* et dans *S'orienter* ?

On a aussi critiqué la thèse du point de vue des contradictions dans lesquelles Kant tomberait :

1° contradiction dans le concept d'intuition pure. Maass oppose une fin de non-recevoir radicale au concept d'intuition pure qu'il juge contradictoire chez Kant. Le concept d'intuition *a priori* est impossible<sup>92</sup>. L'intuition renvoyant, chez Kant, à l'affection, la seule intuition pensable, c'est l'intuition empirique.

2° contradiction entre l'*Esthétique* et l'*Analytique des concepts* : comment accorder l'affirmation que l'espace est une représentation originairement donnée une et celle qui attribue l'unité de cette représentation à l'entendement ? Cet espace un est, de l'aveu même de Kant, un produit de l'entendement. Kant ne peut donc soutenir qu'il est originairement représenté un ; les intuitions finies doivent le précéder. L'unité ne peut appartenir à la forme de l'intuition, mais seulement à l'intuition formelle, œuvre de l'entendement<sup>93</sup>.

3° contradiction entre l'*Esthétique* et l'*Analytique des principes* où Kant affirmera que les parties de l'espace lui sont postérieures : de l'aveu même de Kant, la représentation des parties doit précéder celle du tout pour que nous puissions nous représenter consciemment une grandeur extensive<sup>94</sup>.

4° contradiction ou disproportion entre *exposition métaphysique* et *exposition transcendantale* : l'argument enseignerait en effet, selon J. Moreau, la complète indifférenciation de la représentation d'espace : elle ne comporte ni extension ni compréhension, on ne peut y distinguer ni genres ni espèces ; elle est la représentation

<sup>92</sup>. MAASS, « Ästhetik », 134.

<sup>93</sup>. Von HARTMANN, *Grundlegung*, 125.

<sup>94</sup>. MAASS, « Ästhetik », 138. Kant ne soutient pas que l'espace soit lui-même une grandeur extensive après avoir soutenu le contraire dans l'*Esthétique*. Il dit bien dans l'*Analytique des principes* que l'espace est un *quantum continuum* ; ce sont les phénomènes en lui que nous devons nécessairement nous représenter *comme des grandeurs*.

d'une extension indéfinie et amorphe susceptible d'une division indéfinie, semblable à la « chôra » platonicienne.

« L'espace est la représentation d'une diversité totalement indifférenciée, dans laquelle on ne saurait distinguer, comme dans un concept, des genres et des espèces, mais qui peut être divisée indéfiniment en parties extérieures les unes aux autres, et qui n'ont d'autre caractère commun que de s'exclure réciproquement [...]. La diversité qu'on y trouve n'est pas celle d'êtres différents les uns des autres, c'est une diversité indifférenciée dont les parties n'ont rien d'autre en commun que de s'exclure mutuellement »<sup>95</sup>.

En ce sens, l'espace n'est pas un concept. Mais il y aurait alors une disproportion entre l'espace tel que l'atteint l'exposition métaphysique dans ce numéro en particulier et celui sur lequel porte l'exposition transcendantale : le premier étant amorphe, le second structuré ; le premier étant un principe de dispersion, le second un principe de détermination et de coordination. Il y a, explique J. Moreau, une disproportion entre les résultats de l'Exposition métaphysique de l'espace et les réquisits de l'Exposition transcendantale. Pour rendre compte de la possibilité de la géométrie, il faudrait que, dans l'intuition pure du sens externe, l'on pût lire les principes fondamentaux de la géométrie euclidienne. Or ce qui est donné à cette intuition, c'est, comme l'atteste l'exposition métaphysique, une diversité indéfinie de parties indifférenciées, l'équivalent de la chôra platonicienne, ce qu'Aristote appelle la matière de la grandeur<sup>96</sup>.

---

<sup>95</sup>. MOREAU, « Intuition », 284, cf. aussi *La conscience*, 60-63. MOREAU voit dans la note (B) au § 26 « l'aveu que ce qui est donné *a priori* au sens externe, autrement dit le contenu de l'intuition pure, c'est l'extériorité amorphe, la *matière idéale* de la représentation de l'espace, et que l'unité de cette représentation ne peut venir que d'une activité formelle s'exerçant à travers l'intuition ».

<sup>96</sup>. MOREAU, « Intuition », 284. Cette disproportion aurait la conséquence heureuse de sauver la théorie de l'apriorité de l'espace de l'objection des géométries non-euclidiennes. La forme de l'intuition externe n'a aucune structure déterminée ; l'entendement lui impose une structure relativement arbitraire, toutes les géométries sont possibles sur la base de l'intuition indéterminée de l'espace comme étendue amorphe. Si Kant avait enseigné que la forme de l'intuition a une structure déterminée, il se trouverait réfuté par les géométries non euclidiennes (*La conscience*, 63). Nous ne pensons pas qu'on puisse ainsi « sauver » Kant (pour autant qu'il y ait à le sauver de cette objec-

L'homogénéité de l'espace (et du temps) parle-t-elle univoquement en faveur de leur nature intuitive ? Leibniz qui avait tout particulièrement remarqué cet aspect de l'espace (et du temps) y voyait, à l'inverse, la preuve même de leur caractère abstrait :

« Les choses uniformes et qui ne renferment aucune variété ne sont jamais que des abstractions comme le temps, l'espace et les autres êtres des mathématiques pures ».

La *continuité* de ces représentations (qui ne fait qu'un avec leur infinité) plaide pour leur nature conceptuelle, juge Hamelin. Il s'en faut du tout au tout que l'espace ne puisse être un concept parce qu'il est d'une certaine façon infini. Son infinité et la manière d'être de cette infinité ne s'expliquent bien au contraire que si on reconnaît à l'espace les propriétés générales des représentations intellectuelles<sup>97</sup>.

Enfin, faut-il que la représentation d'un *totum analyticum* ressortisse à la *sensibilité* ? Si l'espace entretient avec ses « parties » un rapport d'une tout autre sorte qu'un concept avec les siennes, et s'il faut en faire une « intuition », sommes-nous tenus d'en faire une intuition de la sensibilité ? Nous n'avons pas affaire à la preuve que l'espace est une représentation de la sensibilité, nous l'attribuons à la sensibilité parce qu'elle consiste en une intuition (parce qu'il est entendu que seule la sensibilité donne des intuitions, cf. premier alinéa du § 1) ; ceci est d'autant plus fâcheux que les caractères remarquables (unité essentielle – infinité) de cette re-

---

tion, car si des géométries non euclidiennes sont possibles, aucune ne s'accorde avec la forme de notre intuition et Kant ne dit pas autre chose) : il enseigne que l'entendement voit dans l'intuition que l'espace a trois dimensions, etc. Moreau fait dire au passage le contraire de ce qu'il dit. Comment l'unité d'un *totum analyticum* pourrait-elle signifier la dispersion et l'indifférence des parties de l'espace les unes par rapport aux autres ? Comment voir dans ce tout hautement structuré qu'est l'espace tel qu'en parle Kant une extension amorphe ? Comment comprendre la fin de l'argument dans ces conditions ? Kant désigne, en effet, immédiatement cette intuition de l'espace comme ce qui est au fondement des propositions nécessaires et évidentes de la géométrie.

<sup>97</sup>. HAMELIN, *Essai*, 64. De même pour le temps, cf. 54 sqq.

présentation évoquent davantage une représentation de la raison <sup>98</sup> qu'une représentation de la sensibilité.

Nous avons fait allusion, plus haut, l'ambiguïté du concept de *repraesentatio singularis*. Il faut souligner ici que l'on assiste au cours de la démonstration, à un changement de sens radical du concept d'intuition ; le terme d'intuition dans l'expression *intuition empirique* signifie représentation immédiate, rapport immédiat à l'objet ; dans l'expression *intuition pure*, il signifie représentation qui n'a pas réellement de parties. Le terme d'intuition désigne tantôt un type de rapport à l'objet, tantôt un type particulier de représenté ; l'intuition empirique est intuition en tant qu'elle est représentation sans médiation, l'intuition pure est intuition en ce qu'elle est représentation de l'unité de son objet. On passe corrélativement du concept entendu comme représentation des caractères communs à plusieurs objets au concept comme représentation d'un objet composée de parties hétérogènes. S'il est naturel de rapporter à la

---

<sup>98</sup>. Cf. la définition de l'idée : « L'idée est la représentation du tout en tant qu'il précède nécessairement la détermination des parties. Elle ne peut jamais être représentée empiriquement parce que, dans l'expérience, on va des parties au tout par la synthèse successive des parties. Elle est le prototype des choses parce que certains objets ne sont possibles que par une idée. Des idées transcendantes sont celles où le tout (absolu) en général des parties détermine les parties en un agrégat ou une série. » (R 5248, Ak.XVIII, 130-131). Cf. *Logique*, § 3, Rem. 2, Ak.IX, 92 ; tr. Guillermit, 101 : « On ne peut obtenir l'idée par *composition*, car ici le tout est antérieur à la partie » et *Première introduction* (Ak.XX, 236, Pléiade, II, 892) : « La représentation particulière d'un tout qui précède la possibilité des parties est une simple idée. » Remarquable est le rapprochement entre l'espace et le concept de *tout de la réalité*, cf. A 577 sq / B 605 sq ; Ak.III, 388 sq ; TP, 417-418. Dieu est, comme l'espace, un être singulier et un *totum analyticum*. WOHLFART attire l'attention sur des passages où espace (et temps) sont désignés comme concepts de la raison, c'est-à-dire comme idées (cf. « Idee ? », 144 sq). Cependant les citations empruntées aux *Premiers principes* (déb. de la phronomie, rem. 2 à la déf. 1 et remarque générale sur la phénoménologie), concernent l'espace absolu ; qu'il soit qualifié d'idée [« *Vernunftbegriff* », « *bloÙe Idee* »] n'établit pas que Kant fasse de l'espace de l'*Esthétique* une idée ! L'espace qui est une idée est l'espace absolu, concept indispensable à la science pour penser le mouvement (la différence entre l'espace, forme de l'intuition et l'espace absolu est bien vue par LEBRUN in *Fin de la métaphysique*, 83). L'affirmation que l'espace n'est pas un objet de perception ne signifie pas qu'il est un objet de la raison, mais que l'on perçoit dans l'espace et que l'on ne perçoit pas l'espace lui-même.

sensibilité la représentation immédiate, la représentation se rapportant à *un seul* objet, il ne va pas de soi d'y rapporter la représentation d'un objet originellement *un*.

B. Le quatrième numéro établit que le temps n'est pas un concept discursif (de l'entendement), mais une intuition. Les objections formulées à l'encontre de l'argument correspondant de l'espace valent *mutatis mutandis*. L'argument proprement relatif au temps a rarement suscité d'observations particulières. Wundt juge parfaitement tautologique l'exemple donné pour synthétique et Nink le tient semblablement pour analytique<sup>99</sup>. On remarquera que Kant en est réduit à invoquer toujours le même « axiome », alors qu'il n'était pas en peine d'en varier les exemples dans l'argumentation relative à l'espace.

## V. La discussion du dernier numéro

A. Souvent tenu pour une variante du précédent ou comme ne faisant qu'un avec lui, l'argument a été relativement négligé. De fait, l'infinité de l'espace peut être considérée comme une autre manière de parler de son unité. Une pluie d'objections s'est abattue sur lui de la part de ceux qui s'y sont arrêtés. On a évidemment buté sur le concept d'un infini donné<sup>100</sup>. On a objecté que l'espace est toujours représenté fini<sup>101</sup>. On a reproché à Kant de prendre pour une infinité actuelle la simple impossibilité où nous sommes d'assigner à l'espace des limites<sup>102</sup>, la simple liberté que nous avons de reculer indéfiniment toutes frontières<sup>103</sup>. Kant au-

<sup>99</sup>. WUNDT, *Logik*, I, 1ère éd., 430-433. — NINK, *Kommentar*, 124.

<sup>100</sup>. KÄSTNER, « Über den mathematischen Begriff des Raums », *Mag.*, II-4, 1790, 403-419. Cf. aussi von HARTMANN, *Grundlegung*, 129.

<sup>101</sup>. HERBART, *Einl. in die Philos.*, § 128, Rem.

<sup>102</sup>. FEDER, *Raum*, 54.

<sup>103</sup>. Von HARTMANN *Grundlegung*, 129.

rait pris pour une infinité une divisibilité potentielle<sup>104</sup>. On a contesté que la représentation de l'infinité de l'espace doive précéder et fonder celle des espaces finis, que l'expérience soit impuissante à nous donner l'idée de l'infinité de l'espace ou tout au moins de l'immensité de l'espace<sup>105</sup>. On a discuté de la nature du concept et du rapport qu'il entretient avec ses parties, on a reproché à Kant d'avoir soutenu que le concept d'espace n'avait pas de compréhension, on a nié qu'un concept ne puisse par nature avoir une infinité de parties ou, du moins, considéré que la preuve n'en avait pas été administrée<sup>106</sup>. On a douté que la représentation de l'infinité de l'espace doive avoir pour fondement une intuition<sup>107</sup>. On a contesté ce que Kant prétend tirer de l'infinité de l'espace, savoir sa subjectivité<sup>108</sup>. On a mis en question qu'il y ait un sens à parler d'une « intuition *a priori* »<sup>109</sup>. On a objecté que Kant devrait faire, à ce compte, de toute représentation d'une grandeur divisible à l'infini une intuition *a priori*<sup>110</sup>. On a considéré que l'infinité de l'espace était celle d'un concept<sup>111</sup> ou qu'elle contribuait davantage à en faire une idée de la raison qu'une intui-

---

<sup>104</sup>. SCHULZE, *Kritik*, II, 215.

<sup>105</sup>. FEDER, *Raum*, 54.

<sup>106</sup>. MAASS, « Ästhetik », 139-140. SCHULZE, *Kritik*, II, 214.

<sup>107</sup>. Von HARTMANN, *Grundlegung*, 129. « C'est parce que l'espace en général est quelque chose d'abstrait qu'il apparaît infini, c'est-à-dire comme indéterminé et c'est parce qu'il est un concept qu'il peut être une abstraction », juge HAMELIN (*Essai*, 64).

<sup>108</sup>. WEISHAUPT, *Anschaungen*, 263.

<sup>109</sup>. MAASS, « Ästhetik », 140.

<sup>110</sup>. Il faut donc voir aussi dans la force et la réalité des intuitions (SCHULZE, *Kritik*, II, 215).

<sup>111</sup>. Von HARTMANN, *Grundlegung*, 129.

tion <sup>112</sup>. On a reproché à Kant d'être ici en contradiction avec le chapitre des *axiomes de l'intuition* <sup>113</sup>.

Kant attribue ici à l'espace une propriété qu'il n'est pas possible de lui dénier, à notre avis, mais qu'il formule mal en parlant comme s'il s'agissait d'une quantité, de grandeur infinie <sup>114</sup>. *Reflexionen* et commentaires (cf. la réponse à Kästner) montrent que cette propriété de l'espace est qu'une grandeur déterminée d'espace n'est possible que par des limitations d'un espace unique qui lui sert de fondement, que « tous les espaces ne sont possibles et pensables que comme parties d'un espace unique » <sup>115</sup>. Cette propriété n'a strictement rien de quantitatif, elle n'est rien d'autre que l'unité, l'homogénéité, la continuité de l'espace. Alors qu'il nie précisément que l'espace soit représenté comme une *quantitas*, il semble reconnaître à l'espace une *quantitas* (infinie) et donne prise à l'objection que toute *quantitas* est toujours donnée finie. L'espace est la condition de la représentation de toute *quantitas*. La grandeur de l'espace est celle d'un *quantum*, non celle d'une *quantitas* <sup>116</sup>. Que l'espace est originairement représenté donné infini ne signifie pas autre chose que ceci : l'espace n'a pas de *quantitas*, il n'est pas

---

<sup>112</sup>. SCHULZE, *Kritik*, II, 208 : l'infinité attribuée à l'espace incite à en chercher l'origine dans la raison, la raison outrepassant précisément toutes les limites.

<sup>113</sup>. Rappelons que l'espace n'est précisément pas pour Kant une grandeur extensive (il est *totum analyticum*) ; ce sont les phénomènes qui doivent être tous des grandeurs extensives (les corps sont des *tota synthetica*).

<sup>114</sup>. Outre qu'il n'existe de grandeur qu'au regard de l'entendement, Kant applique à la représentation originaire de l'espace une détermination qui ne peut appartenir qu'à l'espace représenté (intuition formelle) (sur cette anticipation de l'espace comme milieu d'univers synthétisé par l'entendement, cf. LEBRUN, *Fin*, 84).

<sup>115</sup>. Cf. *Réponse à Kästner* : « Le géomètre se représente, tout aussi bien que le métaphysicien, l'espace originaire comme infini et, à la vérité, comme infini donné. Car la représentation de l'espace (et celle du temps également) a la particularité suivante qu'on ne trouve dans aucun autre concept : tous les espaces ne sont possibles et pensables que comme parties d'un espace unique. » Ak.XX, 419.

<sup>116</sup>. Sur la distinction entre *quantum* et *quantitas*, cf. DIETRICH, *Begriff des Ganzen*, 28-42.



donné comme quantité discrète et composée, comme un agrégat d'espaces, il est un *quantum continuum et totum*.

B. Dans le dernier numéro, Kant établit que la représentation d'une grandeur déterminée de temps n'est possible que sur le fondement de la représentation d'un temps unique et en ce sens infini. Comme le précédent, il a été peu considéré. Il a suscité toutefois quelques interrogations spécifiques. Le temps est-il bien représenté comme infini, d'une façon originaire ? Son infinité est-elle autre chose que l'indétermination de sa grandeur ? <sup>117</sup> Est-il impossible que l'infinité du temps soit une représentation acquise ? A-t-on une représentation effective de l'infinité du temps ? Faut-il nécessairement l'intuition du temps infini pour pouvoir se représenter un temps déterminé ? L'infinité du temps impose-t-elle qu'il soit une intuition ? Est-il interdit de tenir pour un concept toute représentation d'un *Unikum*, d'un *Individuum* ? S'il faut admettre que le temps comme « intuition formelle » est un et infini, peut-on en dire autant du temps comme « forme de l'intuition », rapport sous lequel, seul, l'*Esthétique* doit le considérer ? <sup>118</sup>

---

<sup>117</sup>. Ne faut-il pas plutôt dire que temps et espace, sont des grandeurs *indéterminées* ? Cf. STATTLER, *Anti-Kant*, I, 248-249.

<sup>118</sup>. SCHWAB dans le *Magazin*, IV-2, 225-230 : « Ist Kant getreu geliebt ? » Cf. *infra*, chapitre IX.